

LANGUES CONGOLAISES ET LITTÉRATURE AFRICAINE: ENTRETIEN AVEC RICHARD ALI A MUTU

PIERRE-PHILIPPE FRAITURE

UNIVERSITY OF WARWICK, COVENTRY, UNITED KINGDOM

p-p.fraiture@warwick.ac.uk

Ce dialogue est la transcription d'un entretien qui a eu lieu à Kinshasa au Musée national de la République démocratique du Congo (MNRDC) le 17 mai 2023 entre Richard Ali A Mutu et Pierre-Philippe Fraiture.

PIERRE-PHILIPPE FRAITURE: Je suis heureux de te rencontrer dans ce haut lieu de la culture nationale. Que signifie-t-il pour les Congolais et Congolaises? Et pour tous ces écoliers qui le visitent aujourd'hui?

RICHARD ALI: Merci, Pierre-Philippe. Oui, comme tu le dis, nous sommes dans un haut lieu de la culture congolaise. Pourquoi? Parce qu'ici, on y retrouve pratiquement tout le patrimoine culturel de la RDC et la salle qui nous accueille rassemble les instruments de musique mais aussi de communication de ce patrimoine. Et je crois que la musique se placerait en première position pour la RDC. Et ça, c'est quand même quelque chose que moi je salue toujours. J'ai toujours dit que le Congolais naît dans la musique, le Congolais s'en va dans la musique. Je crois que rassembler ici ces objets est un geste fort. Il faut savoir que la rumba congolaise fait maintenant partie du patrimoine culturel immatériel de l'humanité et qu'un des objets qui accompagne la rumba c'est le tam-tam dont nous voyons quelques exemples autour de nous. Et quand les visiteurs viennent ici, ils arrivent à comprendre que cela c'est le peuple, et que la musique et tous ces objets ont été inventés par nos aïeux, ce qui prouve qu'on a beaucoup contribué à la civilisation de l'humanité en apportant quelque chose de très puissant: notre musique et cette rumba.

PPF: La musique, n'est-ce pas un peu la cinquième langue congolaise?

RA: Tout à fait, et je crois que c'est quelque chose qui n'a pas été vraiment perçu comme tel quand on a construit ce musée. Je me souviens que quand je me suis retrouvé parmi les premiers visiteurs, il y avait une crainte chez les gens, on se

Je tiens à remercier le Professeur Crispin Maalu-Bungi de l'Université de Kinshasa pour nous avoir apporté son soutien dans l'organisation de cette interview effectuée dans le cadre du projet européen 'Philosophy and Genre: Creating a Textual Basis for African Philosophy', <<https://cordis.europa.eu/project/id/818343>>. Tous mes remerciements à Anna et Remi Sowa de Chouette Films (<<https://www.chouettefilms.co.uk>>) pour avoir eu la gentillesse de mettre à ma disposition le film de l'entretien que j'ai retranscrit et abrégé pour les fins de la présente publication. Merci à Richard Ali pour sa sollicitude et pour avoir accepté de se prêter à cet exercice. Et aux membres de l'équipe 'Philosophy and Genre': Michelle Clarke, Chantal Gishoma, Albert Kasanda, Benedetta Lanfranchi, Emiliano Minerba et Alena Rettová.

disait, 'Mais, la population va se dire sûrement que c'est un lieu où l'on expose nos fétiches'. En tout cas, les objets culturels, les objets culturels ont souvent été perçus de la sorte. Et fort heureusement, ce que moi j'ai noté, c'est que, voilà, on constate, et heureusement, qu'il y a un engouement fort: des enfants, des jeunes, des écoliers surtout, qui viennent ici par centaines. Donc on a une centaine d'enfants qui défilent ici pratiquement chaque week-end, chaque semaine pour visiter et ils y trouvent un grand plaisir alors qu'on se disait qu'il y aurait une crainte chez les parents et qu'ils n'autoriserait pas leurs enfants à venir ici pour voir les masques et s'approcher des fétiches. Mais rien de tout ça ne s'est produit. Je crois que le musée est en train de réussir un grand pari qui est celui de rapprocher la population de son patrimoine, de son identité, je dirais même son identité culturelle. Parce que c'est aussi ça le rôle du musée: mettre en valeur la culture, mettre en valeur ce qu'on a de plus fort en nous. Et je crois que l'histoire qui est racontée, qui est retracée dans ce musée, arrive à interpeller ces jeunes gens. Voilà ce qui arrive. Ils se disent, 'Mais tiens, voilà, ce qu'on a comme histoire et comme objets d'art, voilà ce qu'on a comme instruments de musique'. Je salue les responsables de ce musée d'avoir établi ces ponts-là avec la population, mais surtout, et j'insiste, comme tu l'as bien remarqué, avec les écoliers, avec les jeunes, parce que dès lors qu'on a réussi comme ça à transmettre la valeur de ce patrimoine à ces jeunes gens, je crois que c'est très bien parti pour les générations futures.

PPF: Quel est le rôle de la littérature congolaise francophone dans ce processus de transmission intergénérationnelle? Et ne peut-on pas y déceler un souffle nouveau?

RA: Cette littérature peut véhiculer notre culture en la racontant. J'en veux pour preuve cette interview, cette discussion qui est menée dans cette langue française car c'est une langue qu'on a apprise et beaucoup aimée aussi, grâce à la culture, à la littérature française, une littérature riche qui nous a fait rêver. Ses auteurs ont fait rêver le monde à partir d'un autre point de vue. Et aujourd'hui, on est en train de se réapproprier un peu notre culture par le biais de notre littérature. On raconte les histoires de ce pays, on raconte l'Histoire de ce pays, on raconte le vécu quotidien de ce pays. Ce qui fait que notre apport devient pertinent au niveau de l'universel. Un Américain ou un Mexicain qui a lu des auteurs congolais peut, un fois débarqué à Kinshasa, reconnaître des éléments de cette culture kinoise et faire des rapprochements entre ce qu'il voit et ce qu'il a lu. La littérature est un formidable vecteur de connaissance mais aussi une des vitrines culturelles de notre pays. Écrire, c'est donner de soi-même tout en relatant les histoires d'autrui. Les lecteurs savent reconnaître le caractère intrinsèque du geste littéraire. Ce qui m'intéresse, moi, c'est l'élan littéraire auquel on assiste chez les jeunes Congolais et Congolaises. Je crois que quelque chose de magnifique est en train de se réaliser et on peut dire que 80 pour cent de ceux qui pratiquent la littérature congolaise aujourd'hui sont des jeunes. Donc moi je rencontre aujourd'hui des jeunes gens qui dès l'âge de treize ans se déclarent déjà poètes, affirment être auteurs, écrivains. On ne rencontrait pas cela il y a deux décennies. J'aime souvent rappeler un peu l'histoire à mes amis, à mes contemporains. Je leur dis, 'Écoutez, moi, quand j'ai

démarré, c'était l'époque où, jeune que j'étais, je ne pouvais pas rapidement, facilement, m'affirmer comme écrivain, parce que c'était réservé à une certaine catégorie de personnes. On avait des aînés (les Yoka Lye Mudaba, Buabua Wa Kayembe, Kadima Nzujji) qui étaient encore là et il y a une tranche d'âge qui manquait, ce qui faisait que, voilà, on hésitait un peu à se dire écrivain parce qu'on pouvait te rétorquer, "Mais toi, comment peux-tu te prétendre écrivain? Tu ne l'es pas encore!" Et rapidement, on a comblé ces vides-là. Il y a des jeunes qui sont arrivés très rapidement, nombreux. C'est un bonheur de rencontrer un jeune qui est encore assis sur les bancs de l'école, qui écrit, qui s'affirme être écrivain et qui passe son temps à observer la nature congolaise, observer la politique congolaise et à vous pondre des textes forts. Des textes qui nous interpellent, mais des textes aussi qui vous font aimer la vie. Aimer la vie à Kinshasa ou dans n'importe quel autre territoire de ce pays. Je pense notamment à des auteurs tels que Kevin Ibongya, Do Nsoseme, David Matasima. Je crois que la littérature apporte beaucoup au patrimoine de ce pays.

PPF: Ton dernier livre, *Mr. Fix-It* — c'est évidemment le titre anglais d'un récit dont l'original était en lingala — est un roman qui fait voir comment Kinshasa est vécue de l'intérieur?

RA: Oui, oui, c'est vraiment un livre qui parle de Kinshasa. Parce que, voilà, dans le titre original déjà, on retrouve Kinshasa: *Ebamba: Kinshasa makambo*.¹ C'est un livre qui a un parcours atypique. Il est écrit entièrement en lingala. Tu parlais d'un souffle nouveau, tu parlais un peu d'une autre façon de voir les choses. Moi, j'ai produit mon premier livre en français, *Le Cauchemardesque de Tabu*. Puis rapidement, j'en suis venu à me dire qu'une grande partie des Kinois, et je dirais même des Congolais, parlent le lingala. Je crois que Kinshasa se réveille, danse, vibre, se repose — est-ce que Kinshasa se repose? — et s'endort dans la langue lingala. Et donc je me suis demandé, 'Mais comment se fait-il que moi, écrivain, natif de Mbandaka, et qui adore le lingala, comment n'ai-je pas encore produit une œuvre de fiction dans cette langue-là?' Et ce qui est intéressant, c'est que mon éditeur Bienvenu Sene Mongaba, paix à son âme, écrivait déjà des ouvrages en lingala. Et un jour, il m'a dit, 'Mais Richard, pourquoi ne t'y mettrais-tu pas aussi? Pourquoi ne pas écrire des nouvelles ou un récit sur Kinshasa mais en lingala?' Et donc rapidement je me suis senti interpellé et je me suis rendu compte que le moment était arrivé. Donc je me suis, comme ça, jeté à l'eau. D'un trait, j'ai écrit plusieurs pages, et puis l'histoire, qui jusque-là ne s'était jamais véritablement présentée à mon esprit, m'est venue le plus naturellement du monde. Je trouve

¹ Ce titre est difficilement traduisible. 'Ebamba' est un nom propre (celui du personnage principal du roman) donc on ne le traduit pas même si ce nom est aussi un substantif qui signifie 'cordonnier' ou 'réparateur', substantif dont on retrouve la trace dans la traduction anglaise du titre: *Mr. Fix-It*. Ce qui est intéressant, c'est que le traducteur anglais ait décidé de se saisir de la littéralité de ce nom propre. 'Makambo', quant à lui, signifie 'problème' mais 'Kinshasa makambo' est un concept qui, lui aussi, est intraduisible et renvoie à l'idée de 'Kinshasa, ville mystère', 'Kinshasa, ville des surprises', 'Kinshasa, ville des grandes aventures'. Ainsi, la traduction 'Kinshasa, problème' ne parviendrait pas à rendre la plurivocité de 'makambo'. Je tiens à remercier Richard Ali pour ce complément d'information.

que c'est intéressant parce que dès lors que j'ai commencé à penser à Kinshasa en lingala, un nombre infini d'histoires s'est mis à surgir. *Ebamba: Kinshasa makambo* démarre sur une cérémonie de mariage coutumier et de remise de dot. Voilà, et c'est parti comme ça. Et j'ai écrit ce livre pour mon propre plaisir. C'était intéressant d'écrire pour la première fois dans cette langue-là. Ce fut une expérience captivante et la rédaction s'est déroulée sans trop de heurts si bien que j'ai vite remis le manuscrit à l'éditeur. Je me disais qu'il allait sûrement me recadrer parce qu'il était spécialiste du domaine, mais ce fut un grand étonnement quand il m'a dit que le livre ne nécessitait aucune retouche. Et rapidement, il l'a édité, il l'a publié. En fait, moi, c'est l'accueil de ce roman qui m'avait beaucoup surpris, car on ne s'attendait pas à une telle réception avec l'éditeur. Dès le premier tirage, le stock était épuisé. Mais au-delà de l'épuisement du stock, c'était vraiment la réception et le témoignage du lecteur qui se retrouvait, non seulement dans l'histoire, mais aussi dans la langue, qui me sont allés droit au cœur. Ce livre est peut-être arrivé à décomplexer un peu le Kinois qui jusque-là continuait à croire que les histoires ne se publieraient que dans la langue officielle, c'est-à-dire en français. Donc on peut vraiment raconter nos histoires dans cette langue-là. Et les gens attendaient ce changement et ont été rassurés de voir un livre écrit dans la langue du quotidien, dans la langue qu'ils parlent du matin au soir. Leur accueil a vraiment été merveilleux. Le cheminement du roman a été étonnant puisque juste après sa publication un éditeur américain l'a fait traduire en anglais et l'a inclus dans *Africa39*, l'anthologie préfacée par Wole Soyinka. Donc le roman, comme tu l'as dit, est parti du lingala et a voyagé directement vers l'anglais. Et il a été publié chez Phoneme Media à Los Angeles. Mon roman a donc fait un grand tour et la traduction en français est venue après, sous les soins de l'écrivain belge Jacques Richard. Il faut dire que la traduction anglaise, et ce fut aussi une belle aventure, a été réalisée par Sara Mortoni (que je salue en passant), l'épouse de mon éditeur, et qui est anglophone. Et donc Bienvenu Sene Mongaba s'est chargé de la traduction du lingala au français pour échanger avec Sara qui, par ce biais, a produit la version anglaise du roman qui, ensuite, a été remise à David Shook, l'éditeur principal auprès de Phoneme Media. Et ce dernier a fort apprécié le travail de Sara. Voilà, donc, comment les choses se sont déroulées. Et moi je bénis vraiment le ciel parce que Ngũgĩ wa Thiong'o, notre doyen dans le combat pour les langues africaines, a réservé un accueil très favorable à ce livre. Ce grand et immense écrivain kényan qui écrit ses ouvrages en gikuyu et promeut la démarche de la décolonisation mentale, de la décolonisation culturelle, s'est mis aussi au service de la décolonisation de notre littérature. Il y va aussi de la survie de certaines langues et dans ce domaine la littérature a un rôle essentiel à jouer. C'est une aventure que je suis prêt à vivre jusqu'au bout pour défendre mon humanité et mon identité culturelle.

PPF: Que penses-tu de la version anglaise de ce roman?

RA: Alors je ne suis absolument pas anglophone. Je peux à peine suivre une conversation en anglais et ne connais que quelques rudiments de cette langue. J'ai essayé de le lire. Mais ce que j'ai surtout essayé de faire, c'est de comprendre le ressenti des anglophones qui l'ont lu dans cette langue-là. En surfant sur le

net, je suis tombé un jour sur un forum où il y avait des lecteurs et lectrices qui donnaient leurs impressions en anglais sur *Mr. Fix-It*. J'ai été très ému. Pourquoi? Parce que les choses qu'ils disaient en anglais reflétaient assez fidèlement ce que les lecteurs en lingala ont ressenti pendant la lecture de ce livre. Donc, du coup, ça m'a rassuré. Je me disais, 'Tiens, c'est que la traduction est réussie'. Ils insistaient sur la qualité de l'écriture. Il y a quelqu'un qui avait écrit un long texte sur la scène de la maison de la dot quand il pleuvait. Et puis, d'autres ont loué les descriptions du fleuve. Certains évoquaient les restitutions du bruit, de l'ambiance, et des embouteillages de Kinshasa. Les lecteurs se disaient comblés. Et moi, ça me suffisait. Et puis, je me disais, 'Bon, cela signifie que le dialogue entre Sara et Bienvenu a porté ses fruits'. Je crois qu'il est parvenu à faire passer le message à Sara et qu'elle, de son côté, a trouvé les mots justes en anglais pour rendre ce que j'avais exprimé en lingala. Mais après, je crois, je sais, que cet exercice de traduction n'est jamais parfait et qu'il est impossible de restituer tout ce qui a été dit en lingala à 100 pour cent en anglais. Il y a des termes, il y a des expressions, il y a des choses qui ne seront peut-être jamais traduisibles dans une autre langue. On le dit quand on traduit, on trahit. Et ça, on peut toujours le ressentir. Par exemple, je prends juste le titre du roman. Le roman en lingala, c'est *Ebamba: Kinshasa makambo*. Mais mon éditeur, David Shook, a eu l'idée de garder comme titre *Mr. Fix-It*. Moi, par contre, ça ne me parlait pas et je le lui avais dit. Mais lui, ayant lu le livre en anglais, il pensait au contraire que ce titre convenait très bien. J'ai compris que lui, sa démarche, c'était de traduire le nom 'Ebamba'. 'Ebamba', en lingala, c'est un nom, mais si on va chercher plus loin, on peut le rapprocher du verbe 'kobám̄ba', qui signifie 'rafistoler', c'est-à-dire 'to fix' en anglais. Et donc pour David Shook, ce qui importait surtout, c'était de garder le nom de ce personnage-là, *Mr. Fix-It*. Le traducteur du lingala au français a, je crois, rencontré des difficultés analogues car il y a des éléments, des scènes, des expressions, des propos qui n'ont pas été rendus tels qu'ils ont été dits en lingala puisqu'il faut dire que ce roman-là, je l'ai vraiment pensé en lingala. J'ai pensé les événements en lingala et les expressions, les mots venaient aussi en lingala. Ce que moi je peux conclure c'est que la traduction c'est la solution pour rassembler l'humanité. La traduction vous permet ne fût-ce que de comprendre ce que pense l'autre. Voilà, on se limitera à ça et ça permettra de garder un équilibre dans l'univers, dans l'humanité. C'est-à-dire que ni l'un ni l'autre ne voudra ou n'ira chercher des voies et moyens pour imposer sa culture, pour imposer sa langue. Avec la traduction tout devient universel. Voilà une petite aventure qui a été pensée dans une chambre à Kasa-Vubu. Je me souviens encore, j'habitais chez mes parents et c'est cette petite histoire-là, pensée en lingala, qui va voyager jusqu'aux États-Unis et toucher des lecteurs à Los Angeles. Et tout cela grâce à la traduction. Donc on n'a pas forcément besoin de connaître le lingala. Moi, je n'ai pas forcément besoin de connaître l'anglais, mais voilà, s'il y a des mécanismes pour que tous ces lecteurs et lectrices arrivent à comprendre ce que j'ai raconté en lingala et pour que moi j'arrive à comprendre en anglais, c'est grâce à la traduction qui joue le rôle de passerelle et assure l'harmonie sinon l'équilibre universel.

PPF: Le lingala est une langue qui évolue et qui s'est modifiée au contact du français de Kinshasa. Comment est-ce que ce processus se manifeste?

RA: Oui, c'est là le grand apport. Il faut aussi préciser qu'il y a plusieurs lingalas mais je vais me limiter à deux grands types. Il y a le lingala de Makanza qui est vraiment le lingala pur qui n'est pas influencé par d'autres langues, que cela soit le français ou l'anglais. Si je me mets à le parler ici, il y a peu de chance que les écoliers qui sont en train de visiter ce musée ne comprennent mes paroles. Et de manière générale, les lingalophones de Kinshasa ne vont rien comprendre non plus. En revanche, le lingala de Kinshasa, c'est justement comme tu le dis, un lingala qui a reçu beaucoup d'éléments du français et qui, d'autre part, a lui-même modifié le sens de beaucoup de mots français. Ainsi l'acception habituelle de certains termes français a été transformée par cette contiguïté linguistique. C'est un peu comme si toute la force et l'imaginaire du contexte culturel kinois remettait en question les certitudes sémantiques de la langue française. Donc, cette contiguïté induit un processus réciproque qui enrichit aussi la langue française. Je vais saluer ici au passage le texte d'un ami, Joël Makengo, qui a écrit un roman publié aux éditions Nzoi (*Pensée faux bore*) qui est vraiment de bout en bout en lingala de Kinshasa. Le mien, c'est un roman en lingala mais mâtiné des lingalas de Makanza et de Kinshasa. Joël, dans son roman, il dit 'fenêtre' au lieu de dire 'maninisa', par exemple. À Kin, quand tu dis 'maninisa' personne ne te comprend directement, car 'fenêtre' a totalement intégré la langue lingala. Plusieurs vocables lingala sont devenus complètement obsolètes dans le parler quotidien des Kinois. Un autre exemple: à Kin, tu entendas quelqu'un te dire 'Ba rêver ye de loin' [on l'a aperçu de très loin] alors qu'en lingala de Makanza, on se serait attendu à 'Bamoni ye na mosika!' Il y a des mots français sur toute la ligne et c'est le lingala qui est parlé à Kinshasa. Et je crois que ce lingala-là continuera à prendre de l'ampleur. La langue évolue vraiment comme le fleuve: elle va là où elle le veut et elle reçoit ce qu'elle peut recevoir. Elle continuera à s'enrichir de cette façon. Le lingala est une langue poétique qui a nourrit notre tradition musicale. En dehors du Congo, les Africains écoutent la rumba congolaise en lingala. Je me suis retrouvé au Kenya il y a quelques années et j'ai pu mesurer l'immense popularité de la musique congolaise que les Kényans écoutent du lever au coucher du soleil. Ainsi, ils te répètent des paroles en lingala captés dans la rumba congolaise et tu te mets à les traduire. C'est donc une langue qui fascine au-delà de nos frontières, comme toutes les autres langues de la RDC, le ciluba, le swahili, le kikongo.

PPF: À propos de cette multiplicité de langues, pourrais-tu nous parler du Grand prix panafricain de littérature et du Grand prix congolais du livre?

RA: Oui, ce sont vraiment de grands événements. Moi je suis très heureux que ces projets aient abouti il y a maintenant deux ans. Ils ont été lancés pendant le mandat du président Félix Tshisekedi à la tête de l'Union africaine. Et moi j'ai été contacté pour participer à une commission qui devait proposer des projets culturels. Donc, avec le professeur Isidore Ndaywel, nous avons songé à un prix littéraire. Il y a peu de prix littéraires dignes de ce nom dans l'histoire de notre continent et peu de prix pour reconnaître le mérite des écrivains africains organisés

par les Africains eux-mêmes. Notre démarche allait dans ce sens-là: mettre sur pied, un prix au niveau du continent et qui mettrait en valeur les écrits des fils et des filles de ce continent. Et ainsi le Grand prix panafricain de littérature a vu le jour. Osvalde Lewat en a été la première lauréate et a remporté la somme de US\$30 000. C'est une grande première car jusqu'ici il n'y avait que le Grand prix littéraire d'Afrique noire, mais qui a son siège à Paris, et est organisé en dehors du continent. Le Grand prix panafricain de littérature, en revanche, a le grand mérite d'être chapeauté et administré par l'Union africaine. Il y a donc une volonté explicite d'impliquer les autorités africaines dans ce processus de légitimation littéraire. Ainsi, ce prix a vraiment marqué le mandat du président Félix Tshisekedi à la tête de l'Union africaine. Et maintenant, on se bat pour qu'il y ait une continuité, quoi. Il faut qu'il y ait une deuxième édition, qu'il y ait une troisième édition. Mais déjà c'était un signal fort. Au niveau national, nous avons aussi proposé le Grand prix congolais du livre car aucun projet de ce type n'existait. Bien sûr, il y avait bien de petits projets ici et là, mais tout cela manquait d'envergure. Je pense que les auteurs et les écrivains congolais en ont besoin. Ce genre de consécration inspire les jeunes et les pousse à se lancer dans le domaine littéraire, et à se constituer des repères. Soudain, on peut rêver de devenir écrivain tout comme beaucoup de jeunes rêvent de devenir musiciens. D'où l'importance fondamentale de ce type d'événements.

PPF: Quelle est la place de la diversité linguistique dans ces deux prix?

RA: Pour la première édition du Grand prix panafricain de littérature, l'idée de départ, en tout cas pour moi, c'était de recevoir les ouvrages dans toutes les langues de l'Union africaine. Je crois qu'il y a une affaire de sept ou huit langues au niveau de la Commission de l'Union africaine. Fort malheureusement, lors de la première édition, on s'est limité aux ouvrages en français et en anglais. C'était une question de logistique. Mais vraiment, l'idée du projet pour la deuxième édition et les éditions à venir, c'est d'ouvrir la compétition à toutes les langues officielles de l'Union africaine. Le Grand prix congolais du livre, quant à lui, était ouvert aux langues congolaises, mais aussi aux œuvres en français qui est encore la langue officielle du pays. Le but est de permettre aux participants d'écrire dans la langue qu'ils maîtrisent le mieux sans quoi c'est la porte ouverte aux discriminations.

PPF: Pour avoir des lecteurs et des lectrices, il faut des maisons d'édition: quelle est la situation en RDC?

RA: Alors, il y a quelque chose qui est vraiment en construction maintenant en RDC. Et l'on peut observer ce processus non seulement à Kinshasa mais aussi dans le pays en entier. Tout s'est brutalement arrêté vers les années 1990–2000. Ensuite, ça a repris timidement à partir de 2010. En matière littéraire, le Congo a longtemps fait figure de référence. La littérature congolaise a connu ses heures de gloire et produit des écrivains tels que Mudimbe. Mais cet âge d'or a été suivi par une longue période de léthargie. Donc, voilà, plus rien: plus de bibliothèque, plus de librairie, plus de maison d'édition, plus rien. Et quand les choses ont commencé à reprendre, on s'est retrouvé dans une situation où les éditeurs pouvaient se compter sur les doigts de la main. On avait Médiaspaul mais presque

rien d'autre. Mais subitement les opérateurs culturels ont commencé à prendre conscience qu'ils pouvaient aussi se lancer dans le domaine de l'édition. Il y a donc maintenant beaucoup de maisons d'édition locales telles que Mabiki, Nzoi, Colline inspirée, Miezi, et qui, je crois, et pour être sincère, sont en train d'apprendre leur travail sur le tas. Elles se débrouillent mais elles ont besoin d'encadrement. Malheureusement, elles ne sont pas encore prêtes à sauter le pas et à produire à compte d'éditeur. Les écrivains publient toujours à compte d'auteur. Le secteur de l'édition n'a pas encore vraiment été formalisé. Je vois que les gens en ont énormément besoin. Pour cette raison, j'ai fait venir, dans le cadre de la Fête du livre de Kinshasa, un des meilleurs agents littéraires du moment, Pierre Astier, qui est aussi éditeur. Il a offert une formation à certaines maisons d'édition. Il a également dirigé, aux éditions Magellan & Cie, les *Nouvelles du Congo*, une anthologie à laquelle j'ai participé au côté d'autres auteurs congolais comme Bibish Mumbu, Joëlle Sambu, Monique Mbeka Phoba, et Freddy Kabeya. Ce livre a paru dans la collection 'Miniatures', une collection qui se consacre chaque fois aux productions littéraires d'un pays particulier — Cuba, le Mexique, la Corée, le Mali — et invite les auteurs à faire usage de la forme brève pour présenter leur pays. Donc, depuis 2010, la situation s'est considérablement améliorée pour les éditeurs et les gens de lettres. Et même si les conditions sont loin d'être parfaites, comparativement à hier où il n'y avait rien, nous sommes beaucoup mieux servis. Alors pour ce qui est des ouvertures, ce que j'apprécie, c'est qu'il y a des auteurs, je songe à Blaise Ndala et Sinzo Aanza, qui sont publiés à l'étranger et qui tentent maintenant de collaborer avec des maisons d'éditions locales. Un livre fabriqué ici sur place se vend à un coût beaucoup plus abordable qu'un livre qui est produit ailleurs et auquel il faut ajouter le fret et les taxes d'importation. Ainsi, un livre de poche atteint US\$20 l'exemplaire, prix tout à fait prohibitif pour les jeunes et les citoyens lambda. Malheureusement la qualité des livres fabriqués au Congo laisse un peu à désirer. Donc maintenant que les maisons d'édition sont là, il faut aussi arriver à améliorer un autre outil, à savoir l'imprimerie. Car un livre doit aussi être un bel objet que l'on est fier de posséder. S'il est mal imprimé, un ouvrage de haute portée littéraire dissuadera les lecteurs. Et c'est aussi ce qui pousse la plupart des auteurs congolais à se faire éditer à Paris même si ce recours à l'étranger est aussi motivé par un objectif de consécration et de légitimation symbolique et par le désir de se voir décerner un prix littéraire parisien. Voilà, on a des maisons d'éditions ici, mais les écrivains continuent toujours à avoir un regard vers l'ailleurs. Donc je crois qu'il y a beaucoup à faire dans ce domaine-là pour arriver à décomplexer les auteurs congolais. Parce que, de toute façon, moi je le dis aux collègues écrivains, il y a tout à gagner ici. Kinshasa à elle seule fait plus de quinze millions d'âmes. Donc il y a possibilité pour un auteur de se faire éditer ici et de fixer le prix de son livre à US\$5, par exemple. Je crois que le jour où on aura un auteur congolais qui se fera distribuer à un million d'exemplaires, les éditeurs étrangers viendront vers lui pour collaborer car ils auront trouvé un marché. Ce qu'il faut se dire, c'est qu'au-delà de toutes ces considérations, l'édition, c'est aussi un business! Je lisais autrefois un ouvrage où l'on célébrait Petr Král, l'écrivain tchèque, et j'ai invité mes amis

congolais à comparer la potentialité éditoriale en termes de distribution entre la République tchèque et le Congo. Donc, on observe un intérêt grandissant pour ces questions éditoriales mais le secteur doit être professionnalisé.

PPF: Pourrais-tu nous parler de ton métier de chroniqueur littéraire?

RA: Après mes études universitaires, je me suis immédiatement lancé dans ce domaine. J'ai démarré à Télé 7, une télévision kinoise. J'y ai repris l'émission *Pensées congolaises* qui proposait des chroniques littéraires. L'enjeu pour moi, c'est d'utiliser la chronique littéraire pour contribuer à la promotion de la littérature congolaise. Les médias peuvent jouer un rôle décisif dans cet effort qui consiste à stimuler l'élan littéraire. Je pense tout particulièrement à la télévision parce que la majorité de la population est accro à la télé. La chronique musicale est très bien représentée sur les chaînes congolaises. Ce n'est malheureusement pas le cas de la littérature. Il existe un espace pour promouvoir la musique et les jeunes talents musicaux auront à leur disposition des dizaines de chaînes pour parler de leurs albums. En matière littéraire, l'offre est très restreinte: deux ou trois chaînes au maximum. Nous avons donc concentré tous nos efforts sur l'accroissement du nombre de plateformes à caractère littéraire pour donner plus de visibilité aux talents émergents. Le but ici, il est vrai que c'est très didactique, est de créer des vocations littéraires chez les jeunes téléspectateurs et de renforcer leur soif de devenir écrivain. Bref, leur faire comprendre que le métier d'écrivain peut aussi être un métier d'avenir. Notre intention est donc de promouvoir la littérature, promouvoir les auteurs, mais aussi donner des référents à ces jeunes qui regardent la télé, à ces jeunes qui ont pour modèle les personnes et les vedettes qui passent à la télé.

PPF: Dans ce processus, ne penses-tu pas que l'enseignement a aussi un rôle à jouer?

RA: Oui, bien sûr. C'est une question politique. Donc il faudrait vraiment que la politique puisse se tourner aussi vers la littérature. Nous, on a toujours souhaité de faire entrer les textes des auteurs congolais contemporains dans le programme national au niveau de l'enseignement secondaire, par exemple au niveau du bac ou de l'examen d'État. Cela permettrait justement de faire vivre ces auteurs-là, mais aussi de faire d'eux des modèles à imiter. J'ai suivi pas plus tard qu'hier, sur France 24, qu'au niveau du Togo, ils ont fait ça. Ils ont inscrit des auteurs togolais dans le programme national et les élèves sont en train d'étudier des auteurs togolais. Donc à la fois c'est intéressant par rapport à l'identité culturelle mais aussi quant à la promotion du livre dans le pays, à la promotion des auteurs, à la promotion des éditeurs qui font un travail remarquable. Et leur combat va dans ce sens-là. Il faut que les pouvoirs publics créent des mécanismes pour promouvoir la littérature.

PPF: Pourrais-tu nous parler de tes projets actuels?

RA: Alors actuellement je travaille sur plusieurs projets. D'abord sur un roman en lingala qui est intitulé *Kin-ndoki*. 'Kindoki' signifie 'sorcellerie' en lingala. Mais il y a un jeu de mot dans ce titre car c'est 'Kin' ... 'ndoki'. Donc, 'Kin' comme Kinshasa. C'est un roman sur la sorcellerie dans la politique, la sorcellerie dans la cité, et sur les églises de réveil. J'aimerais le terminer assez rapidement pour qu'il soit lancé dans le courant du mois de février, moment qui coïncidera avec

la Journée mondiale de la langue maternelle', une initiative des Nations unies pour célébrer le multilinguisme. Mais aussi avec le salon des littératures en langues congolaises, manifestation organisée par la Bibliothèque Wallonie-Bruxelles ici à Kinshasa pour promouvoir les œuvres littéraires en langues congolaises. En sus de cela, je suis sur un autre projet de roman en français. Le titre viendra sûrement vers la fin, comme ça a souvent été le cas pour mes œuvres. Je viens aussi d'écrire un long poème en prose, 'Humain devant le soleil debout'. C'est un texte que j'ai écrit d'un trait, mais qui a plu à beaucoup. C'est un texte qui circule en ce moment sur les réseaux sociaux et j'en ai fait une lecture-performance. Il sera publié dans *RegardIci*, une revue littéraire kinoise. J'ai aussi une nouvelle qui a été incluse, mais en anglais ('I Am Lost'), dans *Relations: An Anthology of African and Diaspora Voices*, un ouvrage dirigé par Nana Brew-Hammond.